

L'ORACLE

M. Clemenceau est arrivé en Egypte (Les Journaux).

Le Nil sacré, large comme une mer, coule majestueusement entre ses rives d'or et d'émeraude, parsemées des ruines gigantesques d'une civilisation fastueuse.

Sur ses bords, tapissés de roseaux, s'ébalaient les grands alligators voraces, aux longues mâchoires, toujours ouvertes, en quête d'une proie. Des myriades d'insectes malfaits pullulent. De noirs essaims de vampires velus, sortis des sépultures voisines, volent sourdement au-dessus des eaux.

L'espèce et le scorpion rampent entre les pierres. On sent rôder dans les coins sombres, le chacal furtif et la hyène sournoise.

Sur la route, un hommè chemine, d'un pas lourd qui voudrait être alerte.

Son front têtu est barré de rides impérieuses. Ses yeux aigus et froids se cachent insidieusement, comme des lames perçantes, dans la broussaille épaisse des sourcils qui se fronce.

C'est Lui.

Au milieu de cette faune immonde qui sèpie et s'assaille dans un perpétuel guet-apens, il est à son aise, comme dans une atmosphère habituelle et familière.

C'est l'heure où le soleil déclôt. L'ombre violente des pyramides s'allonge sur la saleté toré, la haute silhouette des palmiers se reflète au miroir du fleuve.

Tout est calme.

Le paysage resplendit dans la pourpre du soleil couchant et la sérénité humaine du soir, étendu lentement sur les choses.

La vallée magnifique, verdoyante et fertile, avec ses palais colossaux, ses temples grandioses, ses pyramides massives, ses îles impénétrables, ses fortifications d'ébâches et ses allées de sphinx, ressemble à un îleau merveilleux habité par des Titans.

Dominante et tranchante, comme Alexandre. Il s'arrête un instant, embrasse l'horizon d'un coup d'œil olympien et dit avec orgueil : « Voici l'Egypte, fruit d'union de trois continents : triple chef de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique. C'est le plus beau joyau de la couronne d'Angleterre. Et c'est moi qui l'ai donnée aux Anglais. Ah ! ça peut le coûter cher... aux Français. »

Puis il reprend sa marche vers les pyramides.

De loin, il les contemple, sans enthousiasme, et il songe : « Quarante siècles... sans concevoir celui qui vient de s'écouter, est-on bien sûr ? Je crois que la biologie, est de tous les temps, et que, déjà, malgré Champlion, le petit Corse la pratiquait bien mieux que le Parchéologie. »

(Soldats ! du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent), c'est une phrase : n'en de plus. Ce qui est admirable, c'est que, tant de gens ai pu l'affirmer comme un argument suffisant pour les convaincre d'aller se faire casser la tête.

En fait, il ait fait de plus belles et de non moins perspicaces. Si son compilateur de goût s'avise d'exposer l'anthologie, il n'en s'empêtra. Savourez-noi cette : « Tous nos soldats boivent à la coupe sanglante de l'héroïsme, le vin fort, par lequel toute sensation de la vie, se résume en un suprême appétit de la mort. Hein ! Est-ce tapé ? Et je puis me vanter d'avoir satisfait ce tapé jusqu'à l'indigestion. »

Peut-être doute-t-il de la magie des mots, mais, sur l'arrive à convaincre plusieurs millions d'hommes, que leur devoir est de mourir ? Au fond, le vrai est simple : il consiste à faire croire à ces idiots qu'ils sont des héros. Et le tour est joué.

Au fait, c'est très surfaçt des pyramides de pierres ; et banal.

Tamerlan, en dit construire cent vingt avec des têtes coupées, en y entremêlant cent mille prisonniers vifs, bien tassés, avec du mortier.

Ce grand kalmouk avait de l'architecturale une conception vraiment originale, humaine et vivante, et il savait au moins utiliser les hommes.

Mais, cette performance meurtrière, aussi quatrième, bien que remarquable, a été dépassée : j'ai fait mieux, moi, sans qu'en me fasse grise. Avec les têtes coupées des hommes que j'ai fait, massacrer, on pourrait édifier une pyramide plus élevée que celle de Chéops. Pourtant, elle ne sera pas encore assez haute pour me permettre d'escalader les cimes du pouvoir, dont on m'a repoussé si injustement.

Comment oublier l'affront immémorial de cette défaite ; et surtout, comment l'expliquer ?

Ali ! les hommes sont exigents, maintenant ; on ne sait plus quoi faire pour parvenir à les capter. Je ne puis que manquer leur ingratitudine sans arriver à la comprendre.

Le grand sphinx, accroupi dans son immobilité millénariale, dresse sa masse fastidieuse dans la lugubre morneur du crépuscule. Il s'avance d'un pas ferme vers le monstre, en fait le tour, et, apercevant l'ouverture dissimulée qui faisait communiquer l'intérieur de son corps avec la grande pyramide, il sourit en murmurant : « L'art de tromper les hommes est aussi ancien que les hommes, et plus ancien. C'est par là que passaient les prêtres imposteurs, pour crier de la gueule du sphinx, les oracles de la divinité, dont se gaussaient les initiés, mais qui roulaient en tonnerre sur les fentes ouvertes, les jetant éperdus les uns sur les autres.

« De nos jours, on a simplifié la supercherie. Par la seule vertu cabalistique du mot patié, plus puissante que toutes les incantations de ces prêtres ignares, les multitudes s'autentifient, pendant que les initiés s'enrichissent et s'esclaffent. »

S'animant peu à peu : « Moi aussi, par la magie de mon verbe menteur, secondé, il est vrai, par la police, les journalistes et les gendarmes, j'ai soullevé les masses aussi facilement que le simoun soule le sable, le saible et le désert. J'avais aussi mes sphinx qui rendaient mes oracles par la voix des journaux. Chaque jour, mille feux déparaient à flots sur les masses crédules, le mensonge inépuisé du sacrifice patologique, et prodigiaient des exactions les plus folles, pour entraîner, au paroxysme, le délire de peur et du meurtre.

« Al ! ils me dégouttent ! »

J'ai fait périr de ces bâties par millions sans compter les éclipses. On l'écrasait, comme on écrase d'aujourd'hui, avec le pied, les sauterelles innombrables et mesprisables.

« Si l'on mettait en tas tous les hommes que j'ai sacrifiés, ils formeraient une montagne si haute, que les préteurs bâties de Gisell, si célèbres dans le monde, seraient à côté, comme ces petits tas de cailloux qui servent à empêcher les routes, et je suis maintenant condamné à errer. »

Et j'ai fait tout cela pourquoi ? Pour rien. C'est-à-dire pour le pouvoir que je n'ai même pas pu saisir.

« Oh ! je n'avais pas d'illusions. Je sais ce qu'il faut le pouvoir, et ce qu'il coûte, tant pour ceux qui l'exercent que pour ceux qui le cherchent pour moi ; encore moins pour les autres.

« J'étais dominé par l'ambition de dominer et je savais par l'expérience de l'histoires et la logique coutumière de la bêtise humaine, que la domination sur les hommes ne s'acquiert qu'en un combat direct du mal qu'on pourra faire. »

« Qui importe ! Ce n'était pas la liberté que je cherchais pour moi ; encore moins pour les autres.

« J'étais dominé par l'ambition de dominer et je savais par l'expérience de l'histoires et la logique coutumière de la bêtise humaine, que la domination sur les hommes ne s'acquiert qu'en un combat direct du mal qu'on pourra faire. »

« Aussi, je ne les ai pas menacés. »

« Cambyses et Alexandre, César et Bonaparte, n'avaient pas tant fait pour dévorer les masses que eux et le saible et les hommes ; mais la direction empêche n'y fait rien. C'est toujours le même vent et le même mensonge qui soutient éternellement le même sable et les mêmes hommes. »

« Des hommes. Des brutes, et même pas. Ils ne valent pas les bêtes, qui paupérisent ces parages et que j'entends guerroyer, pour leur compte, en défendant leur vie. Ah ! les hommes ! je les méprise encore plus que je les exalte. Valen-t-ils seulement ces grains de sable que je foule à mes pieds, et le limon de ce fleuve qui, comme eux, n'est bon qu'à faire de l'engrais ? »

S'extaltant sous l'influence de ses propres pensées. Il entend les deux bras dans un grand geste évocateur en clamant dans sa solitude : « Où sont les villes superbes qui firent la gloire de ces régions ? Memphis ! Thèbes ! Abydos ! Ptolémaïs ! Thini ! Héliopolis ! Philae ! et tant d'autres capitales célèbres ? Cités fameuses et populaires, houillonnantes d'activité de passion et

de vie ! Voilà donc ce qui reste de vos questions. »

Il entre dans la nécropole.

« C'est ici la maison éternelle où les morts attendent la bonne déesse qui doit leur apporter la résurrection. »

« Isis l'éconde, mère de la vie ! Triomphatrice du noir Typhon ! Tu t'es, donc, tes flammes mystérieux recouvré les germes des étoiles ! Toi qui, de la mort, nous faisais sortir la vie rayonnante. D'où viens-tu pas être ? Toi, ton cœur devrait battre ? Que n'a-t-il fait pour donner confiance à l'exercice de ta puissance, et quelle occasion de vie devras sortir de toute la mort que j'ai semée ? » Le mot quelle a été faite et pourquoi pourraient-ils être détruits ?

« Ah ! rien ne répond, Je n'entends que l'écho de ma propre voix qui s'enfuit sous les pygmées. »

« Et voilà le résultat du labour acharné de cent générations. Des millions d'êtres humains se sont exténués, ont vécu, ont souffert et sont morts, pour nous léguer comme souvenir de leur bravoure et intuile existence, des pierres, des tombeaux, des charognes desséchées. »

« Et vous, momies augustes, qui, dans vos banderoles parfumées dormez dorénavant au sommeil ! O Sesostris ! O Ramsès ! O Ptolémaïs ! Pharaons éclatants qui marchiez autrement sur les hommes prosternés ! Autant que vous, et plus encore, je les ai piétinées, méprisées, hais, sacrifiées comme ils le méritaient. Cependant, sur eux, je n'ai pas été détruite. »

« Pourquoi ? Pourquoi ? »

« Ironie du destin ! Tant que je les ai foulés aux pieds, torturés, martyrisés, ils m'ont aimé, adulé, redouté. Dès que j'ai cessé de les frapper, ils m'ont dédaigné. Quels étranges animaux. »

« J'ai failli atteindre à l'apogée de la puissance et me voilà réduit à venir troubler l'ertième de votre repos, renier la puissance de vos papyrus, informer le mystère de vos hiéroglyphes, pour tâcher d'ouvrir le secret qui vous a permis de vivre ! »

« Mais, je vous bien que je n'apprendrai rien de vous. Vous ne pouvez pas me répondre, puisque vous ne pouvez pas m'entendre. »

« Que pourraient trouver au fond de ces voies hachées, dans la cendre de vos sarcophages, derrière le masque d'or où se cachent vos yeux vides et vos lèvres muettes si ce n'est l'avant-goût de ce qui m'attend et la fraude certitude du néant ? »

« Non ! Non ! Je n'ai rien à apprendre en ce sujet des morts que je ne saache déjà. Et, ce que je sais, c'est qu'il n'est rien de viral, rien de beau, rien de réel que l'vie. »

« Isis ! D'essec mienne et décevante ! Ta puissance est illusoire et tu ne ressusciteras jamais ceux qui dorment ici pour toujours ! »

« Ce qui a vécu, ne revivra plus. »

Chaque être vivant représente une synthèse unique, contenante en elle sa formule propre. Tant qu'il vit, il est capable d'en-

gendrer de nouvelles synthèses qui vivent à leur tour. Dès qu'il a vécu, la formule est perdue pour toujours et ne se retrouvera jamais. »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Mais aussi pourquoi ne se défendent-ils pas ? N'était-ce pas leur premier devoir ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'hommes ? »

« Cela prouve bien que ce n'est pas avec de la mort, mais avec de la vie qu'on refait la vie. Oh ! la vie ! la vie ! la vie ! »

« Alors, pourquoi ai-je tué tant d'

Ecrasons l'infâme !

Si réellement (voir l'*Enfer* de Barbusse), les morts sont trois ans la pâture des larves, il en est encore beaucoup sous la terre des « héros de la grande guerre », qui n'ont pas trouvé le repos définitif.

Les a-t-on assez bernés, ces malheureux, tout le long de la longue lutte, en leur répétant — feuilletons la collection de guerre des discours de ministres — que c'était pour la paix des peuples, la paix universelle, perpétuelle, que c'était la dernière des guerres... Y croyaient-ils ? Peut-être, comme croit parfois le poitrinaire qu'on bercé de l'espoir de guérir...

Quoi qu'il en soit, s'ils furent naïfs, ils ont payé assez cher leur crédulité, ils l'ont payée de leur sang répandu jusqu'à la dernière goutte, du hoquet suprême qui raye tout un jeune passé.

Prix à leur erreur !

Mais ceux qui en sont revenus ou qui n'y allèrent jamais, n'attendent même point que soient blanchis les os des victimes pour nous « remettre ça ».

Et nous voyons des instituteurs — ô honneur ! — qui racolent les frères, les fils des « héros » tant bénis pour... la préparation militaire.

Non contents de baver des discours et de recueillir des souscriptions pour des « monuments » aux pauvres morts qui n'en peuvent mais, ils vont, ces instituteurs ! relancer les jeunes gens à domicile, voire même chez leurs patrons. Ils leur font d'alléchantes promesses : « Venez donc ! Ce sera très gentil entre jeunes gens. On jouera au foot-ball ! Au beau temps, on inaugura le stand ; tir à 200 mètres, au Label ! » Aux délégués qui « en reviennent », ils proposent de former « les cadres ». Mais en général, ces derniers ne marchent guère...

FOOT-BALL ? Ils se rappellent trop les séances de foot-ball au régiment, lorsque, après l'exercice exténuant, l'officier les forçait à y « jouer » : exhibition de jeune chair masculine dont le beau lieutenant, plastronnant, faisait les honneurs aux poules de luxe, — galamment, « à la française » !

Non, vraiment, ça ne leur dit plus rien...

TIR À 200 MÈTRES ? Ça évoque le doux souvenir des tirs de barrage, et celui plus doux encore des tirs trop courts du fameux « 75 » !

Quell pure ivresse alors c'était,
D'être arrosés d'obs français !
Français, français, français ! (ter)

Au moins, ils n'étaient pas « made in Germany », ceux-là !

Dérisoire amie !

— Que m'aillez-vous, MM. les racoleurs, au lieu de harceler nos garçons, crier à l'instar de vos modèles officiels : « Bébou le morts ! » Allons, mobilisez-vous pour votre guerre ! — Mais non, vous ne coupez pas dans ces phrases dont vous vous gargarisez.

Elle est plus forte que jamais, la guerre !

Comme l'hydre antique, dont il fallait touper ensemble les sept têtes, sous peine de voir instantanément repousser chaque tête abattue, la guerre est plus forte qu'en 1914 ! Goule maudite, elle veut happen d'avance les adolescents !

Et ce sont des instituteurs qui se font ses entrepreneurs, ses fournisseurs de corps juvéniles !

Ils ne trouvent pas facilement, parait-il. Ça ne rend pas. Malgré que ça soit mal vu ; au village, de « se distinguer » en faisant « pas comme les autres », ils ne mordent pas tous, les jeans.

Les bons instituteurs ont beau, patelin, surseoir, susurrer : « Mes enfants, approchez, approchez... » — on dirait qu'ils se méfient, les petits gars ?

Méfiez-vous, les gars, des pourvoyeurs de charniers !

Et toi, jeune instituteur débutant, ne laisse pas entraîner, camarade, par ton maître ou tel autre légume du patelin, qui viendra — si n'est déjà venu — te trouver avec ces mots : « Ils en ont une à X, de « sociétés » ; ils nous en font une aussi ! Ca n'a pas l'air de vous plaire, la petite guerre ? Oui, vous venez de l'autre... Mais il n'est rien de pareil, vous savez bien, du foot-ball, des excursions, du tir, ... aux pigeons ! Ça évite aux jeunes gens les cafés, les tentations. C'est de l'éducation physique ! Vous ne pouvez pas nous refuser ça ! »

Et bien, camarade instituteur, risque

à vexer le potentiel de village en l'envoyant... chercher ailleurs la décoration qu'il convoite, refuse carrement de donner dans le panneau.

Ca de l'éducation physique ? Le foot-ball est fin bonheur, c'est pourquoi les gradés en raffolent. Le tir ? par la pensée, il met un homme, une pauvre chaise, au bout du Label. Quant à l'anti-alcoolisme la-dedans quant à « l'abri des tentations », ah ! laisse-moi rire ! En attendant le pinard et la gnoie de la prochaine guerre, les sociétaires de la préparation militaire l'missent chaque séance à l'assommoir. Et c'est logique : préparations aussi au pinard, à la gnoie. Jamais, un grand jamais, on n'a fait d'abstinence dans ces entreprises d'abribus. Et pour cause... « Ecrasons l'infâme ! » disait jadis du clerc. Nous devons en faire autant de la guerre. Tant que cette hydre exécutable ne sera pas abattue dans toutes ses manifestations, ne tondras pas, o parpela.

Eugène CASTEUA.

AU PILORI

Quelle ouverte qui gronde
Et le regard mauvais,
Où va-t-il ? — Dans le monde
Rugir : « A bas la paix »
Guidé par la nuit rouge
Et les gémissements,
Son appétit de gouge
Cherche des ossements.
Le sang de la jeunesse
Est un vin sans pareil,
Mais il en veut sans cesse
Envier le soleil...
Ne pour ce triste rôle,
Comme un vrai tigre il mord ;
Et le tombeau qui frôle
Attend de ce vieux drôle
Un carnavalet de mort !

1918. Eugène Bizeau.

A propos de "l'Animateur"

C'est le sort de toutes les doctrines et de tous les partis, le destin de toutes les idées qu'ayant su défendre des habiles, des canailles, des combattants de l'ordre, des socialisées et des déformateurs. L'avant-garde n'échappe pas à cette loi. Sous la prétexte de créer des valeurs nouvelles, les faussaires nous paraissent des géants artistes ou poètes ; toujours littéraires, ces géants parviennent à nous, et, à leur contact, tout s'obérit. Ils présentent à nous le renfort de leur talent et, dégonflant les sincères, il divisaient nos forces. Et les louangés, Châtelain, sur les dires puissants à pléiades, sur les croix viriles. Et le concert des flâneurs les sacre prophètes, ces brûleurs de cartes, ces faux-monnayeurs de la pensée.

Les écrivains « avancés » ont écrit : « L'Animateur » est un chef d'œuvre socialiste. « Le jeune Renaut a été : « Le Malte est venu à nous. Et Vauvillier-Couturier s'est pâmé, à la porte du Gymnase. Tout beau, messieurs ! Cependant ! » Nous n'en discuterons ni la technique ni la valeur littéraire. Ce n'est pas au cœur de notre activité une chose pourtant nous, attriste profondément : jusqu'à présent, la voix des ouvriers français ne s'est guère fait entendre, seule une vaillante minorité toute courageusement. On dirait qu'ils sont insensibles et cela justifie la désinvolture des gouvernements qui se glorifient de la dignité du peuple français.

Croquez bien, amis Français, qu'en disant cela nous n'engagerons rien et que nous n'avons nullement l'intention de vous offenser. Mais l'audace de votre Premier hic fut si grande qu'elle en paraît invraisemblable. Ainsi, nous savons que la source sûre que « le vieux » a sommé le gouvernement espagnol de se montrer impitacable pour le mouvement émancipateur qui qualifie de bolchevique, si bien qu'il provoquera un changement de régime.

Le résultat de telles menaces ne s'est pas fait attendre : on procède brutallement à des arrestations et à des détentions parmi nos camarades, c'est le règne de la force dans toute sa féroce.

Mais ce n'est pas tout : nous savons qu'une pression analogique a été exercée par le même triste sort sur le gouvernement italien, et que Chiameneau affirme pouvoir répondre de la classe ouvrière française, qu'il tient bien dans ses mains. Pour que le sénile bonhomme ai pu se montrer si confiant, il faut bien qu'il lui ait donné des gages : que les prolétaires français seront toujours bien sages et bien soumis.

Qui a pu lui donner ? Qui a pu se vendre à ce point, et vendre tous les ouvriers français qui croient encore en eux ?

Camarades ouvriers français ! nous jugeons inutile de vous les signaler, car vous les connaissez mieux que nous, ces lâches qui mettent aux encelles leur dignité de travailleur et d'homme, pour conserver les sinistres qu'ils occupent « au contraire » depuis les hostilités.

Mais si vous les connaissez, ouvriers, nos frères, combien de temps encore supporterez-vous qu'ils, président aux destines de la C. G. T. Allez-vous tolérer plus longtemps dans vos rangs les lâches laïques de votre bourgeoisie ? C'est une lourde responsabilité que vous endossez : par votre patience, par votre attitude lâche, vous transformez votre pays en rempart de la réaction mondiale.

Si vous savez, dans l'Europe en mal de se transformer, transiger avec les rénégats, à la solde de Clemenceau, hier à Millerand aujourd'hui, vous contribuez à rendre les batailles futures plus sanglantes et plus incertaines.

Nous comprenons que la victoire, autour de la tête d'Anatole, nos renégats eurent la pudeur de ne pas chercher dans une

maison qui l'accueillit.

Ainsi, il n'y a pas de honte de classes... Une fois voilé le bouquet : les royalistes sont les seuls artisans de guerre civile, les uniques révoltés. LA BARRICADE N'EXISTE PAS. C'est tout à fait vrai, et chacun qui se fera éclamer la sa propre conviction par le héros favori.

Mais voilé le bouquet : les royalistes sont les seuls artisans de guerre civile, les uniques révoltés. LA BARRICADE N'EXISTE PAS. C'est tout à fait vrai, et chacun qui se fera éclamer la sa propre conviction par le héros favori.

Ainsi, il n'y a pas de honte de classes... Une fois voilé le bouquet : les royalistes sont les seuls artisans de guerre civile, les uniques révoltés. LA BARRICADE N'EXISTE PAS. C'est tout à fait vrai, et chacun qui se fera éclamer la sa propre conviction par le héros favori.

Après le spectacle, je pensais à Ibsen et à ceux qui, comme lui, furent de réels, de profonds animateurs ». Consolons-nous, camarades libertaires, les nôtres, on n'ose pas les juger.

P. A.

Hommes dans la guerre

Suite (1)

Mort de Héros

Lorsque les docteurs se furent éloignés, la monstrueuse bête d'orante qui, d'après la puceuse accorde, était assise sur le lit, contenait la tête du premier lieutenant Otto Kadar, du 10^e régiment d'artillerie de campagne, retombé sur les oreillers. Miska s'assit de nouveau sur son sac, rança ses larmes et, la tête entre ses grosses mains mal lavées, se mit à réfléchir désespérément sur son avenir, car pour lui, c'était parfaitement clair : M. le lieutenant n'en avait plus pour longtemps. Il savait, lui, ce que dissimulait l'énorme bouteille d'orante ; il avait vu le crâne défoncé et l'affreuse matière blanche sous les éclats sanglants ; la cervelle du panier M. le lieutenant, si brave homme et si bon chef. Miska ne pouvait espérer avoir une deuxième fois pareille chance et ne retrouverait jamais un aussi excellent maître. Il se rappela les nombreuses tranches de salami que lui donnait fréquemment M. le lieutenant sur ses propres divisions, les paroles de douceur et de compassion qu'il l'avait entendu murmurer à chaque blessé, tous les souvenirs de la longue période sanglante que presque en camarade il avait endurée placidement auprès de son maître, montaient en lui. Et le bon Miska se faisait profondément piétiné en son irrémédiable faiblesse devant la puissante machine de guerre dans laquelle il serait de nouveau jeté quel que part, sans

(1) Voir les numéros précédents, à partir du numéro 35.

Appel de la Fédération Anarchiste Catalane

AUX OUVRIERS FRANÇAIS

Bien que nous n'ayons pas pris une partie effective à l'horrible tuerie qui a duré cinq ans, nous n'avons pu rester indifférents devant l'affreux calvaire de la prochaine guerre, les sociétaires de la préparation militaire l'missent chaque séance à l'assommoir. Et c'est logique : préparations aussi au pinard, à la gnoie. Jamais, un grand jamais, on n'a fait d'abstinence dans ces entreprises d'abribus.

Pour nous, chaque victoire que s'attribuent à tour de rôle les adversaires, n'est seulement de la classe ouvrière du monde, mais de l'humanité tout entière. Qu'allez-vous faire ?

Sachez que nous n'attendrons pas votre réponse pour agir, nous redoublerons d'efforts pour réaliser notre idéal.

Nous combattrons avec acharnement contre tous les Clemenceau de tous les pays, assassins des Révolutions russes, allemandes et hongroises. Rappelons simplement que le moindre retard dans l'action peut avoir des conséquences fatales et rendre plus cruelle pour tous la catastrophe inévitable.

L'heure est aux fermes et rapides décisions, soyons tous dignes de l'époque grandiose que nous vivons.

En avant donc, amis, mais avant tout balayer sans pitié ceux qui vous versent le chloroforme de la collaboration de classes.

Guerre aux privilégiés oui, mais aussi à leurs stupides !...

RENOUVELEZ votre ABONNEMENT

Nous avons une moyenne de 1.800 abonnés, mais sur ce nombre environ 200 camarades de Paris, banlieue et province, dont l'abonnement est fermé entre les numéros 46 et 54, n'ont pas encore envoyé le montant de leur renouvellement (6 mois, 4 fr. ; 1 an, 8 fr.)

Bientôt, il n'y aura plus de place pour les neutres, mais sur les ouvriers pour leur émancipation totale, ou contre eux pour les opprimer.

Renouvelez donc sans retard votre abonnement, camarades ! N'attendez pas plus longtemps.

Le Comité de L'ENTRAIDE aux DÉTENUS POLITIQUES vous convie à la SOIREE ARTISTIQUE

qui aura lieu le Samedi 21 février, à 8 h., salle des Sociétés Savantes, 8, rue Daniel (Métro : St-Michel). et vous invite à faire autour de vous la propagande nécessaire à une bonne réussite.

Concours certain de Charles D'AVRAY et ses élèves :

LA FREYITA — CLAUDIA RYSS — JANE JANVIER — L. LOREAL — ROBERT GUERARD — PENITENT — JEAN BROCARD

La Poétesse SUZANNE TESSIER — C. ANDREE

Allocution par le camarade Bourgues

Le Groupe Théâtral jouera une pièce de son répertoire.

Réisseur parlant au public : Clevys

Le but de cette soirée étant la réorganisation des services de l'Entraide et la continuation des secours aux détenus politiques, une souscription de deux francs.

POUR COTTIN

Casteau, 1 fr. ; Meudon, 1 fr. ; Boulogne, 1 fr. ; Hippolyte Suzanne, 2 fr. ; Quai et sa compagnie, 2 fr. ; Pontoise, 1 fr. ; Perpignan, 1 fr. ; Anti-Autoritaire, 5 fr. ; Robert, 1 fr. ; copains d'Epinal, 4 fr. ; les deux chineurs, 5 fr. ; Yvan, anarchiste angevin, 1 fr. ; Devillaz, 1 fr. ; Comité Défense Sociale, Brest, 50 fr. ; Chevet, 1 fr.

POUR DARBE

Castelnau, 1 fr. ; Hippolyte Suzanne, 3 fr. ; Poncet, 2 fr. ; Châtelain et sa compagnie, 2 fr. ; Le Hénaff, 2 fr. ; l'ensor, 0 fr. ; Anti-Autoritaire, 2 fr. ; Robert, 1 fr. ; Jeunesse Socialiste de Decazeville, 35 fr. ; copains d'Epinal, 4 fr. ; les deux chineurs, 5 fr. ; Yvan, anarchiste angevin, 1 fr. ; Copain, 2 fr. ; Comité Défense Sociale, Brest, 50 fr. ; Chevet, 1 fr. ; L'Ami Nantais (communiqué par la Librairie Sonore).

POUR LES ENFANTS D'AUTRICHE

Nous avons reçu 200 fr. d'un camarade de Beuzevigne, par Ebony-sous-Bois, que nous avons envoyé à Mme de Saint-Prix, 87, boulevard Saint-Michel, Paris.

POUR LE COMITÉ DEFENSE SOCIALE DE BREST

Les camarades de ce Comité nous ont fait parvenir une somme de 200 fr. à partager entre Cottin, Lecoin, Barbu et le Comité des Marins de la Mer Noire.

PETITE CORRESPONDANCE

Leperrier, à Suippes. — Ton abonnement est terminé au 55.

Renard Robert, à Essonne. — Votre abonnement se termine au no 56.

Martheur, à Vaujours. — Ton abonnement est terminé au no 56.

Vilain, La Valette. — Payé jusqu'au 46 inclus.

H. B., à Genève. — Memento Oppermann, 8 fr. franc.

P. Z. — Je ne puis exactement te renseigner, mais mon avis, c'est que tu dois te tenir près.

Blondel, Bruxelles. — Bien regu mandat 10 fr. Mars.

<p

propagande et de toute la besogne y affirment.

Ainsi organisée, la minorité peut espérer obtenir des résultats, si elle ne veut pas s'amuser à discuter, mais à faire une propagande intense, remuer les masses, pénétrer partout, s'intéresser à tous les mouvements, ne rien négliger. Et tous ces différents organismes restent en rapport étroit.

Ainsi organisée, la minorité pourra envoyer toutes les qualités, même la guerre, sur le champ de bataille, mais devient alors une nouvelle G. G. T., les comités fédéraux aux nouvelles fédérations, les comités départementaux aux nouvelles unions départementales, le tout, tout prêt à fonctionner dès que cette décision sera prise, car ils deviennent nombreux les copains qui sont lassés de payer des cotisations qui servent à faire une besogne qu'ils estiment contraire à leurs intérêts et qui paient cette cotisation comme un pôle d'impôt chez le percepteur.

Certains camarades minoritaires, ne veulent pas entendre parler de révolution ; mais je leur demande ce qu'ils attendent encore dans le renversement ? Est-ce que tous les moyens n'ont pas été employés dans les Congrès, au sein du comité de Défense syndicaliste, car j'estime qu'à question n'est pas mal et qu'il failait employer tous les moyens pour arriver à remettre la main sur tous les organismes centraux ; ces moyens employés sans résultat, je me demande ce que l'on peut bien attendre encore.

Quand un couple ne s'entend plus, il divorce.

Il doit en être de même dans notre organisation syndicale ; il faut mieux se séparer que de continuer à faire mauvais ménage ; et avec l'argent que nous versons dans les caisses centrales, quelle belle propagande nous pourrions faire, soit par l'organisation de tournées de propagande ou par la presse, alors que, présentement, nous ne pouvons faire que peu de chose, faute d'argent, la meilleure partie de nos ressources étant absorbées par les organisations centrales.

L'unité morale n'existe plus depuis longtemps ; il ne reste que l'unité financière dont nous faisons tous les frais ; j'estime que cette comédie a assez duré.

La France est à peu près le seul pays où existe l'unité syndicale. L'expérience nous a démontré que cet état de choses ne pouvait durer. Alors, finissons-en, et que chacun s'organise selon sa tendance.

P. VILFRIT.

P.S. — Cet article était destiné à la Vie Ouvrière car ce journal était considéré comme l'organe de la minorité syndicale française. Je pensais que tous les minoritaires pouvaient, sans leur propre responsabilité, y donner leur opinion. Mais Monaté, propriétaire de ce journal, n'entend pas ainsi, et il vient bien vendre son papier aux minoritaires socialistes, il ne vend pas, mais il donne la moindre place à nos idées.

Ceux qui m'ont connu au Comité de Défense Syndicaliste savent combien j'ai combatu toute idée de scission, mais aujourd'hui que j'estime que tous les moyens ont été employés, sans succès, je suis arrivé à penser qu'il n'y a pas d'autres issues pour les révolutionnaires syndicalistes qui n'ont plus d'illusions à porter.

P. V.

Au camarade Barbé

Nous avons lu ton procès paru sur le Liberator, dimanche en réunion de notre Groupe de la Jeunesse de Decazeville. Emis du siège que tu subis, souffrant parce que tu souffres, encouragez les frères et nobles paroles de ta réponse qui sont le reflet de ta grandeur d'âme, nous constatons que seulement chez les hommes aux sentiments socialistes et libertaires, on trouve la justice humaine, de la bonté, de l'amour et de la vérité.

Individuellement, comme par un gouvernement soutenant républicain, qui l'enferme dans une cage obscure, la Jeunesse socialiste de Decazeville t'envoie ses sentiments, les meilleurs et te crie : Courage ! Elle te dit : Il y a des hommes qui pensent comme toi, dont je connais ton nom, Barbé, sont fermes et courageux, et me failliront pas à la tâche qu'ils ont assumée.

Nous t'envoyons la somme de 36 francs, produit d'une collecte faite en ta faveur, dans notre réunion de dimanche.

Nous souhaitons que cette oblige contribue à rebâtir ta santé et te permette d'arriver jusqu'au jour de la remise en liberté, pour les festivités de l'anniversaire de la Révolution.

Nous remercions les vaillants défenseurs que tu es et leur envoyons notre salut fraternel.

Avec toi et tous nos camarades de France, qui pensent que la guerre est chose horribile, qui veulent au contraire vivre en paix, nous crions :

A bas la guerre !

A bas le militarisme qui la crée !

Fraternellement à toi, cher Barbé.

La jeunesse socialiste de Decazeville.

COURRIER DU LIBRAIRE

Les camarades sont prévenus que les expéditions des commandes reçues à la Librairie Sociale subiront un retard de quelques jours. Que les amis ne se formalisent pas, sous huitaine, que ce sera expédié.

Nous faisons paraître un catalogue de brochures et de documents consacrés aux principes et aux réalisations libertaires, de tous les coins du département, pour obliger les organisateurs de la réunion à entendre votre voix.

Nous espérons ainsi pouvoir confondre, aux yeux de nos amis, la librairie stéphanoise, car ces deux dernières semaines, nous étions dans le dénuement.

Camarades, faites une offre à Terreiro, de Saint-Clément, Rive-de-Gier, du Chambon, de Firminy, les minoritaires et les libertaires feront le sacrifice de cette soirée et se rencontreront à Saint-Etienne le 21 à huit heures du soir, Bureau du Travail. C. ANDRIEU.

B

O

E

T

O

R

I

S

E

R

A

B

R

I

C

E

R

A

S

E